

PÈRE CYRILLE ARGENTI

LA PENTECÔTE

2. L'ÉGLISE, HIER ET AUJOURD'HUI

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 42

Copyright : Radio-Dialogue 2009

L'ÉGLISE, HÉRITIÈRE DE LA PENTECÔTE

La Pentecôte chrétienne se prolonge jusqu'à présent parce que le Saint Esprit a été donné ce jour-là aux disciples rassemblés et Il n'a pas été retiré depuis lors. La Pentecôte inaugure l'histoire de l'Église. Tant que le Saint Esprit est là – Il sera là, si Dieu veut, jusqu'au retour du Seigneur – nous vivons sous la Pentecôte.

Le consensus ecclésial

N'oublions jamais le caractère à la fois personnel et ecclésial du don du Saint Esprit. Ces deux aspects sont complémentaires. Le Saint Esprit éclaire la conscience de chacun, mais de chacun rassemblé avec les autres, en Église. C'est la communion avec les autres qui est le garant de l'authenticité personnelle. Il est donc important de rechercher toujours ce consensus par lequel le Saint Esprit crée l'unité, au-delà de nos volontés individuelles. Dans une très grande humilité, nous devons chercher chacun dans l'autre la voix de l'Esprit Saint, à travers l'espace et à travers le temps. Nous cherchons à être à l'écoute des autres aujourd'hui, mais aussi à l'écoute des Pères, en d'autres mots, à l'écoute de ce que le Saint Esprit dit aux Églises. Et c'est lorsque s'établit ce consensus que l'Église locale, le couvent, la paroisse, autant que l'Église universelle, obéit à Dieu ; lorsque chacun personnellement, ensemble avec les autres, reçoit le même message.

Ce consensus est un processus beaucoup plus long et difficile que la soumission à une autorité. L'autorité s'exerce immédiatement. Le supérieur donne un ordre et l'on exécute. Mais si, intérieurement, l'on n'est pas en accord, cela est artificiel, presque hypocrite. Il faut qu'il y ait un centre d'unité, mais en même temps la libre adhésion des consciences, et que ces consciences aient l'humilité d'écouter l'autre. C'est un processus terrible et long, mais qui fait l'Église.

Il est nécessaire de maintenir l'équilibre entre la conviction personnelle et l'humilité vis-à-vis de toute l'Église. Dans une communauté, il faut à la fois écouter les autres et que les autres nous écoutent. C'est un processus long et difficile. Cela suppose beaucoup d'humilité de la part de chacun et de recherche de la vérité. Quand ces facteurs manquent, on aboutit à des coupures dramatiques, longues à cicatrifier. Le *diabolos*, en grec, le « diviseur », essaie de provoquer les coupures en introduisant la méfiance et la suspicion, mais il ne peut rien lorsque nous faisons confiance au Dieu Amour. L'acte de foi et de confiance désarme le démon. Il ne faut pas avoir peur : « Ne crains pas, petit troupeau. »¹ Cette phrase est magnifiquement encourageante !

L'eucharistie, fondement de l'unité

L'eucharistie fait l'Église parce que le Saint Esprit, en faisant de nous des membres du corps du Christ, en nous introduisant, par la communion au corps et au sang du Christ, en qui repose l'Esprit Saint, dans la communion du Saint Esprit, nous fait devenir les membres d'un seul corps. Cette action du Saint Esprit qui se réalise dans la liturgie eucharistique doit de la même façon se réaliser dans la communion consciente des membres de l'Église. Ce que nous vivons dans l'Eucharistie, il nous faut aussi le vivre dans nos consciences et dans la vie quotidienne.

Toute la difficulté de la vie de l'Église, de la vie en communauté, est de réaliser sur le plan psychologique cette communion que nous réalisons sur le plan sacramentel dans l'eucharistie. Alors, vraiment, nous devenons unis au Christ. Il faut un centre d'unité dans l'Église, mais aussi une libre adhésion dans le Saint Esprit. Ceci est vrai pour une paroisse comme pour un monastère.

Laisser agir l'Esprit

Lorsque l'Église est en concile – à l'échelle locale d'une paroisse ou d'une communauté, à l'échelle régionale du diocèse, à l'échelle des synodes d'évêques d'une région, à l'échelle des patriarcats ou à l'échelle universelle – on fait appel à l'Esprit Saint pour découvrir la volonté de Dieu. Il est donc donnée une marge de manœuvre à l'action du Saint Esprit. Mais lorsqu'un chef, au sens militaire du terme, clergé clérical, évêque despotique, patriarche monarchique, prétend tout décider tout seul, quand la mystique du chef remplace la conciliarité, l'Église est alors dirigée par des volontés humaines qui cherchent à s'imposer avec soif de puissance, au lieu de s'effacer pour laisser agir l'Esprit Saint.

De même, pour la célébration des sacrements, lorsque l'on cléricalise l'Église, on s'imagine que c'est le prêtre qui fait le sacrement. Le « je » clérical remplace l'action du Saint Esprit et provoque les réactions anticléricales du protestantisme, d'une part, et d'un certain laïcisme anti-ecclésial, d'autre part.

Lorsque le mot laïc prend le sens d'anti-religieux, c'est que l'Église est tombée aux mains du clergé aux dépens du Saint Esprit. D'où l'importance de retrouver la place du Saint Esprit dans la célébration de tous les sacrements. Dans toute célébration chrétienne, il convient d'appeler le Saint Esprit. Le célébrant, le président de l'assemblée, doit alors dire, comme il le dit dans la liturgie de saint Basile : « Ô Seigneur, que mon indignité personnelle n'empêche pas le Saint Esprit de descendre. » Dans la célébration du baptême aussi, il est dit que, malgré l'indignité du célébrant, le catéchumène va recevoir la liberté qui lui a été acquise par le sang précieux du Christ.

C'est le Saint Esprit qui réalise le mystère du Christ dans ce monde, l'unité de la tête et des membres en un seul corps, l'Église. C'est le Saint Esprit qui, grâce à la foi des fidèles en Jésus comme Christ et comme Fils de Dieu, unit ces fidèles à leur Seigneur et fonde l'Église. Le Christ l'a fondée par sa Parole, mais au moment où le Fils l'édifie, le Saint Esprit l'édifie aussi par son souffle et Dieu le Père se sert sans cesse de « ses deux mains » pour construire l'Église. Nous devons sans cesse

conserver cet équilibre, qui fait l'orthodoxie, entre l'action du Fils et celle de l'Esprit.

L'Église indissociable du Saint Esprit

Descendu le jour de la Pentecôte, le Saint Esprit n'est pas reparti, mais demeure avec nous. Quant on oublie cela, l'Église ne devient plus qu'une institution, une sorte de squelette, un cadavre. L'Église sans Saint Esprit est un cadavre, un musée, et c'est le danger qui menace sans cesse chaque Église locale, si nous nous durcissons dans nos « institutions ». J'entends par là à la fois nos rites et notre organisation. Les rites nous aident à faire ce qui est nécessaire, nous en avons besoin car nous avons un corps, nous sommes des hommes, mais nous pouvons parfois devenir un corps sans âme, un cadavre vivant.

L'Église est sans cesse menacée par ce danger de se réduire à son extérieur, d'être ce qu'un appareil photographique pourrait percevoir en elle. Je mène une guerre permanente contre les personnes qui veulent prendre des photos pendant la célébration d'un mariage et souvent les gens ne comprennent pas pourquoi je suis si virulent. Les photographes fixent ce qui est extérieur, ils concentrent l'attention des fidèles sur ce qui se voit, sur le rite, et par là même détournent l'attention de ce qui fait la réalité profonde de l'Église : l'action de l'Esprit de Pentecôte qui est en train de descendre sur le couple et de les unir dans le mariage.

L'essentiel du sacrement est la descente du Saint Esprit, c'est cela qui donne vie au rite, à la cérémonie et à toute l'organisation de l'Église. Si notre attention ne se concentre pas sur l'acteur invisible qu'est l'Esprit pénétrant dans nos cœurs et modifiant notre comportement, alors l'Église n'est plus qu'une institution humaine, une organisation politique finalement. Le Saint Esprit ne nous appartient pas. Le Christ Lui-même a dit : « L'Esprit souffle où Il veut. Il est comme le vent, on ne sait pas d'où il vient ni où il va »².

L'institution ecclésiale

Cette réalité de l'Église, cette présence du Verbe par la puissance de l'Esprit, n'a pas grand lien avec les différentes institutions nécessaires pour structurer l'assemblée. L'histoire de l'Église se construira tantôt sous la poussée de l'Esprit, tantôt sous la poussée de l'orgueil des hommes : ces deux facteurs vont sans cesse interférer dans la vie de l'Église. Celui qui a toujours le dernier mot, cependant, c'est l'Esprit Saint, parce que les hommes et leurs péchés passent, mais la Parole de Dieu demeure.

Le jour de la Pentecôte, ils furent trois mille à entrer dans l'Église et recevoir le baptême. Comme ils avaient tout en commun, car ils étaient frères et partageaient leurs biens, il y eut tout de suite des problèmes pratiques, en particulier l'organisation de ce que saint Luc appelle dans les Actes « le service des tables ». Les apôtres proposent alors d'élire sept diacres, sept serviteurs spécialement chargés de cette organisation des repas, de la charité. Ce fut là une première structure fondée par les apôtres pour des besoins pratiques. De même, par la suite, lorsque les apôtres vieillirent, en particulier quand saint Paul sentira sa mort proche, il écrit à

Tite, en Crète, depuis sa prison romaine, ou à Timothée, à Éphèse, les chargeant de l'organisation de l'Église du lieu et leur confiant des responsabilités qui correspondent à ce que les générations suivantes appelleront des évêques.

Les apôtres et les disciples avaient leurs problèmes, leurs disputes. Nous savons par l'épître aux Galates que même les deux plus grands apôtres, Pierre et Paul, avaient eu une dispute à Antioche, qui semble avoir été assez violente. Dieu merci, ils se sont réconciliés. Paul et Barnabé aussi se sont disputés parce que Barnabé voulait prendre avec lui Marc, qui les avait quittés au cours du voyage précédent. Le différent fut tel que Paul et Barnabé partirent séparément, Paul prenant avec lui Silas, et Barnabé, Marc. La Providence, qui récupère même les disputes, en profita pour envoyer les uns à Chypre et les autres en Asie Mineure. Par la suite, Paul reconnaîtra que Barnabé avait eu raison et c'est Marc qui viendra le voir quand il sera en prison. Dès cette époque, il y eut donc des tensions.

L'Église annonce la Parole

Dès lors que le Saint Esprit est descendu, la Parole de Dieu va être proclamée. C'est un signe de la vocation de l'Église : dès que l'Esprit descend sur elle et sur ses membres, elle annonce la Parole. Aussitôt, Pierre va se mettre à parler au nom des apôtres. Inversement, une Église qui n'annonce pas la Parole, qui ne témoigne pas de la Résurrection du Christ, une Église qui ne proclame pas le message divin n'est pas animée de l'Esprit, n'est pas fidèle à sa vocation. Nous avons trop souvent vu l'Église agir, comme les autres puissances de ce monde, par son organisation, par son institution, par ses forces et sa puissance humaines. Dès que l'Église devient une force institutionnelle et politique, dès qu'elle n'a plus cette faiblesse par laquelle la force du Christ se manifeste, elle fait écran à l'Esprit au lieu de se laisser conduire par Lui.

Cela est vrai de l'Église, mais aussi de ses membres. Dès que j'affirme mon individualisme égoïste, « mon » intelligence, « ma » force, « ma » volonté, je deviens alors un écran à la puissance de l'Esprit et à sa manifestation. « C'est dans la faiblesse que se manifeste ma force », dit le Christ à Saint Paul³. C'est pourquoi l'Église doit être pauvre et faible. Ce n'est pas du masochisme : elle doit être pauvre et faible pour que la richesse et la puissance de l'Esprit puissent se manifester et qu'en voyant l'Église, on découvre Dieu. Si, lorsque l'on regarde l'Église, on découvre toi et moi, quel intérêt cela a-t-il pour les autres hommes ? Des millions d'hommes ont bien plus de qualités, de vertus que toi et moi. Cependant, dans la faiblesse, lorsque nous mourons à nous-mêmes, alors Dieu peut se manifester. Le Saint Esprit nous appelle sans cesse à la conversion, c'est-à-dire à mourir à notre égoïsme pour vivre en Christ. Lorsque saint Paul dit : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi »⁴, il définit l'idéal même du chrétien. Ce n'est que le Saint Esprit qui peut faire vivre le Christ en moi, qui peut me faire mourir dans l'eau du baptême, mourir à mon égoïsme, mourir à tout ce qui, en moi, fait écran à Dieu. Pour que Dieu se manifeste au monde, il faut que l'Église soit porteuse de Dieu et cela n'est possible que si les hommes qui la composent ne s'affirment pas, mais s'effacent pour manifester la puissance de Dieu. C'est cela, la Pentecôte !

NOTES

1. Lc 12, 32.
2. Cf. Jn 3, 8.
3. 2 Cor 12, 9.
4. Ga 2, 20.

LE TÉMOIGNAGE DE L'ÉGLISE AUJOURD'HUI

Notre génération vivant dans le confort et – en Occident – sans persécutions, subit sans cesse la tentation de l'indifférence. Oui, nous sommes des repus, nous mangeons trop et trop bien, avec nos voitures, nos télévisions, nos gadgets, notre vie est facile et tout cela fait que nous avons tendance à oublier l'essentiel. Quand nous quittons la liturgie, nous pensons peut-être plus à la sortie à la plage ou au cinéma l'après-midi qu'à proclamer la Parole de Dieu.

Témoins de la Parole de Dieu

Gardons à l'esprit cette phrase terrible du Christ à l'Église de Laodicée, dans l'Apocalypse, à laquelle Il reproche d'être tiède : « Soyez froids ou soyez chauds, mais les tièdes, Je les vomirai de ma bouche »!. Allons-nous être vomis par le Christ ? C'est effroyable parce que nous sommes porteurs d'une Parole tellement grave, qui apporte la vie, qui nous libère de la mort, nous sommes chargés d'une mission si importante et nous nous laissons préoccuper par les petites mesquineries de la vie quotidienne, qui sont sans cesse un contre-témoignage de l'Église ! Nous devenons des tièdes, des êtres mesquins au lieu d'être vraiment des témoins de la Parole de Dieu.

Nous avons besoin de sans cesse nous rappeler que chaque jour de la semaine devrait être une suite, un écho du mystère incroyable auquel nous avons participé le dimanche. Lorsque nous avons reçu le corps du Christ, nous sommes devenus une même plante avec le Christ ressuscité, temples du Saint Esprit, témoins du Christ, porteurs de la Parole. Que faisons-nous pendant la semaine de ce don extraordinaire que nous avons reçu dimanche passé et que nous recevrons, si Dieu veut, dimanche prochain ? Nous nous promenons dans les rues, dans les bureaux, les ateliers, portant dans nos cœurs le corps et le sang du Christ que nous avons reçu. Que nous le voulions ou non, nous sommes ses témoins, bons ou mauvais. Nous qui sommes des baptisés, nous donnons sans cesse des contre-témoignages, d'où ce besoin permanent de conversion, de repentir. Oui, en sortant

de la divine liturgie, nous devons avoir honte de ce que nous sommes quotidiennement. C'est Dieu qui a envoyé sur nous, dimanche dernier, son Saint Esprit et qui a daigné faire de nous des temples, que faisons-nous de cela ?

Dans nos prières, nous demandons souvent bien des choses mais jamais l'essentiel. Or le Seigneur Jésus Lui-même, dans l'Évangile de Saint Luc, nous dit : « Si vous qui êtes mauvais vous savez donner de bonnes choses à vos enfants lorsqu'ils vous le demandent, combien plus le Père céleste vous donnera le Saint Esprit, si vous le demandez ! »² Et nous ne Lui demandons pas ! Si nous recevons le Saint Esprit, cependant, nous avons tout, nous avons Dieu, alors pourquoi ne Le demandons-nous pas ? Nous n'avons pas appris à demander l'essentiel. Nous nous renfermons dans notre égoïsme, dans notre individualité, et nous ne sommes pas Église.

Il est vrai que nous avons gagné en qualité, à l'heure actuelle, ce que nous avons perdu en quantité : aller à la divine liturgie aujourd'hui, ce n'est plus ce geste de conformisme social de ceux qui allaient à la messe, il y a soixante ans, avec leurs chapeaux emplumés ou leurs uniformes militaires. Il était bienséant de se rendre à l'église pour montrer que l'on était des bien-pensants. Cela est révolu et ceux qui viennent aujourd'hui à la liturgie ont une conviction et une sincérité qui fait que l'on sent, au cours de la célébration, un certain recueillement. Nous ne sommes pas entièrement ces indifférents dont je parlais tout à l'heure, mais il est peut-être bon, tout de même, de nous secouer un peu !

Le petit livre édité par le groupe des Dombes et intitulé *Sur la conversion des Églises* est à ce titre assez remarquable. Il fait la distinction entre l'Église avec un grand E et les identités confessionnelles des Églises locales, auxquelles saint Jean s'adressait déjà dans l'Apocalypse pour les secouer. L'apôtre en vient même aux menaces, puisqu'il dit à l'Église d'Éphèse : « Méfie-toi que ton chandelier ne te soit enlevé »³. Cela signifie que chaque Église locale est toujours menacée de perdre la lumière de l'Esprit qui lui est donné, mais qui n'est pas sa propriété. Nous risquons toujours de glisser d'une foi en l'Église une, sainte, catholique et apostolique à un attachement identitaire et confessionnel, à un repli sur sa communauté, une affirmation de son identité contre les autres. À ce moment-là, au lieu de s'affirmer chrétien orthodoxe, on s'affirme grec orthodoxe ou russe, on s'affirme catholique romain, on s'affirme luthérien ou calviniste ou ERF⁴... Ce danger de confessionnalisme nous menace tous.

Devenir des chrétiens plus authentiques

En deçà des problèmes réels de vérité qui se posent effectivement aux Églises, il y a une foule de faux problèmes d'identité qui empêchent bien souvent la réflexion et l'action communes. Dans ce que l'on appelle l'œcuménisme, c'est-à-dire les relations entre Églises, il faut sans cesse distinguer les problèmes d'identité confessionnelle – liés à des questions de nationalité, de coutumes, de déviations historiques, de mauvaises habitudes – des problèmes de la foi.

J'ai pu constater que lorsque des catholiques, des protestants et des orthodoxes de bonne foi se réunissaient sur une période de plusieurs années en se penchant sur un problème donné, se fondant sur les Écritures saintes et sur les réalités de l'histoire, de l'enseignement apostolique, ils aboutissent toujours, au bout d'un certain temps, à un accord. Mais lorsque le « chrétien » s'arc-boute sur ses coutumes, ses préjugés et les mauvaises habitudes que l'histoire a forgées, alors il se trouve en opposition avec les autres. Il ne faut pas négliger la connaissance des déformations introduites par l'histoire dans la vie des Églises. Je crois qu'il n'y a rien de plus utile à l'unité chrétienne qu'une étude sérieuse de l'histoire, qui permet de relativiser beaucoup d'affirmations soi-disant doctrinales, qui proviennent en réalité d'accidents de l'histoire. Si par l'étude de l'histoire, on parvient à différencier ce qui a été un accident de ce qui provient réellement de l'enseignement des apôtres et de la pratique de l'Église ancienne, alors on se retrouve autour de la Parole de Dieu et de l'enseignement apostolique. Il convient de faire un effort permanent de vérité, mais aussi de purification. Je crois que le dialogue œcuménique a souvent permis aux chrétiens d'aujourd'hui d'approfondir leur foi et de devenir des chrétiens plus authentiques. Cela suppose en effet un effort de recherche de vérité, par un appel permanent à l'Esprit de Pentecôte.

Il est évident que si vraiment nous invoquons le Saint Esprit, bien des barrières tombent, mais à condition qu'il n'y ait pas de relativisme. Il s'agit d'une recherche exigeante de vérité. Un chrétien sincère, qui cherche avec l'autre la vérité, s'incline lorsqu'il est mis en présence d'une réalité historique ou évangélique. Il ne cherche pas à affirmer son identité, mais à accepter la Parole de Dieu, tout est là.

Vivre en Christ

On parle beaucoup du Saint Esprit, à l'heure actuelle. Il faudrait peut-être moins en parler et davantage L'invoquer. N'oublions pas que la présence du Saint Esprit est intimement liée à la Personne du Seigneur Jésus, sur Lequel l'Esprit repose de toute éternité.

Il est temps de découvrir que la vie chrétienne n'est pas simplement la réception d'un message, l'enseignement d'une morale ou d'un art de vivre, mais que la vie chrétienne est essentiellement une « vie en Christ ». Le Saint Esprit fait communiquer les branches, les sarments, avec le cep. Il est la sève qui nous greffe sur la Personne du Fils et qui nous place par conséquent en union avec Dieu. La vie chrétienne n'est pas l'application des dix commandements, elle est une communion. N'allez pas dire que la communion avec Dieu est réservée à des mystiques. Non, le Fils de Dieu s'est fait homme pour que chacun de nous arrive à la connaissance de la vérité. Nous sommes tous appelés à vivre en Christ, appelés à la sainteté, à l'acquisition du Saint Esprit et à la connaissance de Dieu ! Il ne s'agit pas simplement d'être un honnête homme. Un bon juif ou un bon musulman vit d'une façon souvent beaucoup plus morale qu'un bon chrétien. On n'a pas besoin d'être chrétien pour obéir aux commandements de Dieu, mais ce que le Christ donne, c'est la communion à Dieu en la Personne du Saint Esprit : voilà ce à quoi nous sommes appelés.

Lorsque le Fils de Dieu se fait homme, Il rétablit la communion entre Dieu et les hommes, Il nous replace dans ce paradis où Adam et Ève marchaient dans l'environnement divin, à la brise du soir. Le mot de l'Écriture, pour brise, est *ruha*, c'est le souffle, l'Esprit. En nous donnant l'Esprit, le Seigneur Jésus nous fait entrer dès maintenant dans le Royaume de Dieu. « Le Royaume de Dieu est parmi vous. »⁵ Depuis que le Christ est ressuscité et qu'Il nous a donné l'Esprit, le Royaume de Dieu est là et nous y vivons déjà, nous quittons le monde de l'esclavage, de la nécessité, de la Loi, l'Égypte du Pharaon et, traversant la mer Rouge, nous prenons la route de la Terre Promise. Oui, la nuée nous précède, la nuée sainte, la colonne de feu qui conduisait le peuple juif à travers le désert. L'Esprit Saint conduit aujourd'hui le peuple de Dieu, l'Église du Christ, vers le Royaume. Chaque dimanche, nous nous asseyons à la table du Royaume, au banquet céleste, nous goûtons au corps et au sang du Christ et nous sommes déjà dans le Royaume de Dieu, car l'Esprit nous apporte les arrhes, l'avant-goût, le parfum du Royaume. Il fait de nous des hommes nouveaux, des créatures nouvelles, des ressuscités. Oui, le Christ nous ressuscite en nous donnant son Saint Esprit !

Vous voyez combien est merveilleux le don de Dieu : la Pentecôte est vraiment le couronnement de l'Évangile, vivre la Pentecôte, c'est « vivre en Christ ». C'est pourquoi nous débutons chaque office, chaque journée en invoquant l'Esprit Saint : « Roi céleste, Consolateur, Esprit de vérité, partout présent et remplissant tout, trésor de tout bien et donateur de vie, viens et demeure en nous ! » Voilà la prière permanente de celui qui croit au Seigneur Jésus.

Attendre le nouvel avènement

Nous avons tort de ne souvent plus attendre le deuxième avènement. Le Christ Lui-même, à plusieurs reprises, annonce son retour en disant qu'Il reviendra comme un voleur dans la nuit, lorsque l'on ne L'attendra plus. Il faut donc sans cesse être prêt, comme les vierges sages de la parabole, à accueillir l'Époux de l'Église lorsqu'Il reviendra. Les premiers chrétiens attendaient sans cesse ce retour, à tel point que les chrétiens de Thessalonique jugeaient inutile de travailler, puisque le Christ allait revenir et le Royaume de Dieu commencer. Saint Paul est obligé de leur dire : « Que celui qui ne travaille pas, ne mange pas »⁶. Cela ne nous dispense pas de travailler que d'attendre le Royaume de Dieu.

Nous vivons cette courte période de temps – que saint Pierre appelle les derniers temps, *ta eschata*, d'où le mot « eschatologie » – qui sépare les deux avènements du Christ. Nous vivons deux mille ans après sa venue et qu'est-ce que deux mille ans dans l'histoire de la terre et de l'humanité, dans cette histoire qui dure depuis des millions d'années ? En attendant, nous célébrons la divine liturgie pour célébrer ce qui a eu lieu et anticiper ce qui va avoir lieu. C'est peut-être pour demain, peut-être pour encore mille ou deux mille ans, nous n'en savons rien. Lorsque le Christ est monté au ciel, le jour de l'Ascension, les deux messagers divins disent aux apôtres : « Que restez-vous là, hommes de Galilée, à regarder vers le ciel ? Ce Jésus reviendra de la même façon à la fin des temps. »⁷

Nous attendons donc ce deuxième avènement. Viendra-t-il avant ma mort et

la tienne ou après ? Nous n'en savons rien. S'il vient après notre mort, alors celle-ci sera pour nous l'annonce du deuxième avènement. Mais de toute façon, Il reviendra et ce monde passera. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. »⁸ Ce qui donne un sens, une direction à l'histoire, c'est la deuxième venue du Christ. L'histoire des temps nouveaux a commencé le jour de la Pentecôte et s'accomplira le jour du deuxième avènement. Ce sont là les vrais événements de l'histoire. Ce n'est pas ce qui fait les manchettes des journaux, pas tel ou tel événement sportif, mais c'est la descente de l'Esprit Saint et le deuxième avènement qui font l'histoire. C'est la houle profonde de l'océan, non les petites vaguelettes superficielles qui passionnent les médias.

Adorer les Personnes de la Trinité

Nous avons sans cesse besoin d'être guidés par la Parole objective du Fils, besoin d'être inspirés, transformés par la présence du souffle divin de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint qui nous est donné par le sacrement de chrismation, par la multiplicité des dons, confère à chaque membre une fonction propre, en rapport avec les dons et les charismes personnels qu'il a reçus. Il confère en particulier aux ministres de l'Église, aux diacres, aux prêtres, aux évêques, les dons spécifiques qui leur permettent d'unifier le troupeau raisonnable du Christ et de le conduire vers le Royaume de Dieu, par la grâce, le charisme propre qui leur est donné au cours du sacrement de l'ordre. Il s'agit d'une différenciation spécifique du don originel du Saint Esprit le jour de leur chrismation, le jour de leur Pentecôte personnelle.

D'où l'importance que chacun de nous n'hésite pas à invoquer, à adorer chacune des Personnes de la Trinité. Dès que nous découvrons que Jésus est le Christ, avec saint Thomas, qu'Il est Dieu comme son Père et que repose sur Lui de toute éternité l'Esprit Saint qui est Dieu comme le Père et le Fils, alors nous découvrons l'adoration du mystère trinitaire, comme saint Jean lorsqu'il baptise le Seigneur Jésus, non pas pour dire machinalement « au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit », mais pour adorer le Fils incarné en la Personne du Fils de la Vierge, pour adorer l'Esprit Saint qui fait de nous des frères du Seigneur Jésus et donc des enfants du Père, qui nous permet de crier *Abba* – le mot hébreu pour « Père » – et d'adorer de tout cœur le Père du Seigneur Jésus comme notre Père. Unis au Fils, inspirés par l'Esprit, nous devenons fils du Père !

Nous commençons notre journée et chaque entreprise par la prière « Roi céleste... » (sauf durant la période entre Pâques et Pentecôte) afin que toujours l'Esprit Saint vienne, nous inspire pendant la célébration de tout office, nous éclaire pendant l'accomplissement de toute tâche et de tout travail, car c'est Lui qui nous permet de distinguer le bien du mal, le vrai du faux – Il est l'Esprit de Vérité – et le beau du laid. C'est Lui aussi le Consolateur qui, lorsque l'homme est dans l'angoisse du remord, de la solitude ou de l'isolement, vient nous apporter la présence pacifiante, aimante et douce de Dieu !

NOTES

1. Cf. Ap 3, 16.
2. Lc 11, 13.
3. Ap 2, 5.
4. Église Réformée de France
5. Lc 17, 21.
6. 2 Thess 3, 10.
7. Ac 1, 11.
8. Mc 13, 31.

LA TOUSSAINT

Le premier dimanche après la Pentecôte, les orthodoxes fêtent la Toussaint. Après avoir fêté la descente du Saint Esprit, nous célébrons la mémoire de ceux que ce même Saint Esprit a rendu saints. C'est la fête de la communion des saints. Il est central, dans la vie de l'Église, d'approcher ce mystère fondamental. On peut l'illustrer par deux actes.

La proscomédie

Le premier est celui que nous faisons lors de la préparation de l'offrande liturgique. L'Église, en mémoire de la mort et de la Résurrection du Christ, offre à Dieu du pain et du vin et Lui demande d'envoyer son Saint Esprit pour changer l'offrande de l'Église en l'offrande même que le Christ a faite de Lui-même, de son corps et de son sang.

Rappelons-nous que le plus ancien texte patristique que nous possédons, l'épître de Clément de Rome aux Corinthiens – datée de l'an 95, c'est-à-dire de l'époque où mourait la première génération suivant celle des apôtres, celle des Pères apostoliques – parlant des ministres de l'Église et que nous appelons aujourd'hui les prêtres, que saint Paul appelait les anciens, les nomme « ceux qui offrent les dons ». On a trop tendance à oublier de nos jours que la fonction essentielle du prêtre est d'offrir les dons. Il est celui qui, recevant le pain et le vin des fidèles, les présente à Dieu en faisant mémoire de la mort, de la Résurrection et du deuxième avènement du Christ. C'est le sens profond de la divine liturgie.

Avant de commencer la célébration liturgique, le prêtre prend l'un des pains d'offrande (en principe il se sert de cinq pains, en mémoire de la multiplication des pains) et découpe un morceau central que nous appelons l'Agneau pour le placer au milieu de la patène. Il représente le Christ et servira ensuite à la communion des

fidèles. À la droite de l'Agneau, il place un morceau de pain en forme de triangle qui représente la Mère de Dieu. À la gauche de l'Agneau il dispose neuf parts de pain représentant les anges, les prophètes, les apôtres, les saints docteurs, les saints ascètes, les martyrs, les saints guérisseurs, les parents de Dieu et le saint du jour, ainsi que le saint auteur de la liturgie que l'on va célébrer. Aux pieds de l'Agneau, en lisant les dyptiques que les fidèles ont apportés avec le pain et le vin – les fidèles s'offrent eux-mêmes en même temps que le pain et le vin – il met une miette de pain pour chaque prénom des vivants puis pour chaque personne décédée.

La patène va ainsi représenter toute l'Église : le Christ au centre, la Mère de Dieu à droite, les anges, les apôtres, les prophètes, les saints à gauche, les vivants et les défunts à ses pieds. Ainsi toute l'Église s'y trouve, ceux qui sont encore en train de lutter dans ce monde et ceux qui sont déjà arrivés avec le bon larron au paradis. Abraham, Isaac, Jacob, puisqu'Il est le Dieu des vivants et non des morts, Moïse et Aaron, Élie et Élisée, Daniel et les trois saint enfants, tous les prophètes sont là, tous les apôtres, les martyrs, tous ceux qui ont vécu et vivent dans l'Église. C'est nous tous, vivants et défunts, que le prêtre, au nom de toute l'assemblée, va offrir à Dieu au cours de la liturgie, en Lui demandant d'envoyer son Saint Esprit sur nous et sur ces dons pour transformer l'offrande de l'Église en corps du Christ, en l'offrande que le Christ fait Lui-même à son Père, son corps et son sang que les fidèles recevront ensuite dans la communion afin d'être intégrés, incorporés dans ce corps du Christ qu'est l'Église. Ce rite exprime donc ce que nous appelons la communion des saints et permet au célébrant ainsi qu'à tous les fidèles d'avoir la conscience très vive qu'à travers la célébration liturgique ils entrent en communion avec tous ceux qui ont été ou qui sont les disciples du Seigneur commun.

L'iconographie

Le deuxième acte qui exprime la communion des saints est l'iconographie. Pendant que nous célébrons la divine liturgie, nous contemplons autour de la coupole les séraphins aux six ailes, dont nous parlait déjà le prophète Isaïe, ces puissances angéliques qui chantent « Saint, saint, saint » à l'entrée du sanctuaire comme à l'entrée du paradis. Nous voyons les archanges Michel et Gabriel, tous les martyrs et les prophètes, les apôtres, représentés par les fresques et les icônes. Ces représentations montrent leur participation active à la liturgie, où les membres terrestres de l'Église se joignent aux membres célestes pour célébrer cette liturgie céleste qui nous est si magnifiquement décrite par le cinquième chapitre de l'Apocalypse. C'est ainsi que la liturgie terrestre se joint à la liturgie céleste dans la communion des saints pour chanter la gloire du Dieu trois fois saint.

Dans notre office d'obsèques, nous lisons le texte de l'épître aux Thessaloniens : nos défunts sont dans la lumière du Christ¹. Nous n'en disons pas davantage, nous ne cherchons pas à donner des précisions qui ne seraient pas dans l'Écriture. N'oublions pas que la synagogue, les juifs, n'ont jamais cessé de prier pour les morts jusqu'à nos jours. Par conséquent, les textes deutérocanoniques, en particulier la Sagesse de Sirach et les Maccabées, qui font allusion aux prières pour

les morts, étaient vraiment vécus par les juifs à l'époque du Christ. Il n'y a pas de rupture entre la prière pour les morts chez les juifs et chez les chrétiens.

Quant aux saints, l'Église, depuis les origines, depuis les premières liturgies célébrées sur la tombe des martyrs, a toujours eu une conscience très vive de la communion entre les vivants, les martyrs et les membres de l'Église qui se sont endormis, comme nous disons dans toutes les prières pour les défunts. Être endormi ne veut pas dire être mort. Moïse et Élie, lorsqu'ils apparaissent avec le Seigneur le jour de la Transfiguration, sont bel et bien des vivants. Il y a une présence très vive dans l'Église de ceux qui se sont endormis dans le Christ. Précisons que nous ne prions pas les saints, nous invoquons leurs prières, ce qui n'est pas la même chose. L'Écriture sainte nous dit de prier les uns pour les autres. Nous le faisons et le passage de ce monde à l'autre n'est pas une rupture. Lorsque le Seigneur Jésus dit au bon larron : « Aujourd'hui même tu seras avec Moi au paradis »², le bon larron ne meurt pas, il passe dans une plus grande lumière, il passe dans la lumière du Christ.

NOTES

1. Cf. 1 Th 4, 14.
2. Lc 23, 43.